

Art et civilisation de la Renaissance en Italie

M. André CHASTEL, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

L'enquête de 1978/1979 sur les relations des peintres italiens avec les traditions anciennes et les nouveaux courants byzantins durant le Trecento a conclu sur l'intérêt du « tournant de 1400 » ; la « manière italienne » s'affirme entre l'Ouest gothique et l'Est byzantin, sans exclure des rémanences stimulantes de thèmes ou de motifs formels grecs au cours du Quattrocento. Un ouvrage où l'on a autrefois étudié « les influences orientales » en Toscane (1924) a malheureusement associé dans la confusion les apports de l'Asie, du proche Orient et de la Grèce, manquant ainsi l'articulation historique capitale, que nous nous sommes proposé de dégager en étudiant les réactions du Quattrocento italien à Byzance et à l'hellénisme.

Il s'agit d'abord de ce qu'il faut appeler « la question d'Orient » au xv^e siècle, c'est-à-dire du sort de l'Empire byzantin encerclé et miné par le nouvel Empire ottoman. La tournée européenne de l'Empereur Manuel II. précisément en 1400, révèle toute sa portée grâce à deux médailles célèbres, dont les origines sont maintenant clarifiées (R. Weiss, 1963). Elles s'inspirent de types antiques ; elles manifestent l'étroite association de l'Empire avec le monde chrétien : Constantin le fondateur, Héraclius le restaurateur de la relique par excellence : la Croix du Seigneur. Le prestige des types et costumes grecs est si fort qu'ils sont repris dans la miniature (pour le duc de Berry, 1408 et 1414 ca), avec un modèle de couvre-chef à pointe, chapeau de voyage, *σκιαδιον* distinct du casque impérial à fermoir (*καμελαυκιον*) et de la couronne d'aigrettes de parade (*τουφα*). Le passage bien connu de Vespasiano da Bisticci sur le costume grec qui n'a pas changé « depuis mille cinq cents ans » (vie d'Eugène IV), encourage à suivre à travers ces menus détails du vêtement les vicissitudes de l'image qu'on se faisait des Byzantins ; pour l'Italie l'actualité religieuse, politique, commerciale, se trouvait dans l'Orient méditerranéen.

L'inertie politique et l'impuissance militaire de l'Occident en face de l'inexorable pression ottomane sont liées à l'ordre des pouvoirs : à la fusion

complète des pouvoirs civil et religieux réalisés par le sultan Bayezid (+ 1403) et effective sous Mourad II (1421-1451), répond à Byzance une subordination incontestée du Patriarche à l'Empereur, mais dans le reste du monde chrétien, une distinction radicale du politique et du religieux, qu'intensifie dans cette période de crise générale d'une part la rivalité féroce des puissances et d'autre part la contestation de la Papauté par le Concile (Constance, 1414-1417 ; Bâle, 1431-1447). Mais l'effervescence même des Cours, des synodes et des réunions internationales n'est pas sans entraîner une excitation intellectuelle, dont l'une des conséquences, bien marquée par les anciens historiens de « l'humanisme », va être un renouveau décisif de la culture littéraire, la découverte et la circulation des textes, et plus particulièrement l'intérêt pour les lettres grecques antiques. La venue de Chrysoloras à Florence (1397-1400), l'enseignement du Camaldule Traversari (récemment remis en évidence par Ch. Stinger, 1978), rendent plus actifs, plus indispensables que jamais les contacts avec les savants byzantins. Ces circonstances exaspéraient le besoin des latins de récupérer à leur profit les trésors du savoir antique, comme ils faisaient les symboles chrétiens et les modalités des styles.

La première péripétie à examiner est le Concile de Ferrare (avril-décembre 1438) puis de Florence (janvier-juillet 1439) qui se conclut par le décret d'union, *Laetentur caeli*, du 6 juillet 1439, an 6947 de la Création. Nous sommes remarquablement renseignés sur les conditions du voyage, du séjour, les difficultés d'installation (J. Decarreaux, 1930 ; Mémoires de S. Syropoulos, ed. V. Laurent, 1971 ; *Diario* de B. del Corazza, ed. 1894, etc.). Et aussi sur les agacements réciproques des deux délégations, de sorte qu'il devient possible de saisir à la fois 1) les traits d'incompatibilité entre les représentants de chacune des deux églises chrétiennes dus au formalisme rigoureux des Grecs et à la raideur dominatrice de Rome, et 2) l'effet de surprise et l'admiration suscitées par les personnalités, les attitudes et les costumes. Rien de plus éloquent que la fameuse médaille contemporaine de Pisanello, avec son dossier de dessins (récemment étudiés par J. Fasanelli (1965), W. Juren (1973) et M. Vickers (1978) : renouveau décisif de la médaille *fondue* à l'antique, et apparition du type de l'empereur barbu, coiffé du *σκιαδιον* destiné à devenir populaire. La longue barbe, indispensable à la dignité ecclésiastique étonne les Italiens : ce qui met en vedette le Patriarche Joseph II mort en juin 1439 en enterré à Sainte Marie Nouvelle, Bessarion, dont la longue carrière en faveur de l'Union s'étendra jusque'en 1472 (portraits dans des miniatures publiées par R. Weiss, 1967).

L'ampleur et le sérieux des débats théologiques, malgré les abus d'éloquence dont les Grecs donnaient l'exemple aux Latins éblouis, amènent à s'interroger sur le problème, entièrement négligé jusqu'ici, d'une éventuelle iconographie « unioniste ». L'emblème explicite de Bessarion : deux mains soutenant la croix, répond au revers de la médaille d'Eugène IV (J. Babelon, 1965). La

porte de bronze fondue par Filarete à Saint Pierre de Rome pour ce Pontife de 1435 à 1445, constitue le témoignage le plus remarquable, comme épisode ultime et original de l'iconographie des Conciles (étudiée par P. Walter, 1970). Tout est intéressant à considérer de ce point de vue dans les cinq niveaux de la représentation : la divinité, les Saints patrons, leurs martyres, les frises intermédiaires — correspondant à la chronique des années 1438-1440 — et enfin les rinceaux à l'antique. L'accent est mis sur les épisodes du voyage et du retour en Grèce des Byzantins, la scène figurant la proclamation de l'Union. Célébrer ce grand acte du Pontificat d'Eugène est réaffirmer la Primauté de Rome. Il est même probable que, comme l'a indiqué R. Krautheimer (1956) et contrairement à la critique d'E. Gombrich (1975), la troisième porte du Baptistère de Florence, due à L. Ghiberti comporte dans le panneau final de la Rencontre Salomon-Saba une référence augurale à cet événement prochain.

Plus délicate à établir est la coloration « unioniste » de plusieurs *Baptêmes du Christ* qui comptent parmi les plus célèbres du temps. Dans celui du Baptistère de Castiglione Olona, dû au Cardinal Branda (vers 1435) les catéchumènes qui se déshabillent reprennent un motif déjà adopté par Gentile de Fabriano au Latran (vers 1420) ; les débats sur la validité du baptême orthodoxe auprès des Latins et inversement, duraient depuis longtemps. Une personnalité « unioniste » peut avoir souhaité qu'on représente le baptême du peuple avec celui du Christ, pour marquer le caractère universel du sacrement (hypothèse de E. Pogany-Balàs, 1972, et M.L. Eiko Wakayama, 1972). Dès 1416 à Urbino les frères Salimbeni incluent dans l'histoire de saint Jean un épisode développé du baptême de la foule, qui existait dans la peinture byzantine (Millet, 1920, p. 204). Le détail frappant des silhouettes byzantines au second plan du *Baptême* de Piero della Francesca (Londres, National Gallery) fournit une indication « pittoresque » qui invite à une datation proche de 1440 ; l'insistance sur les témoins grecs semble d'autant plus révélatrice que la présence insolite de trois anges enlacés doit être un symbole trinitaire emprunté à la théophanie byzantine : on pense inévitablement au grand panneau presque contemporain de Roulev à Moscou (M. Alpatov, 1927).

L'activité de Piero della Francesca se déploie précisément entre 1440 et 1470/1475 dans l'aire du versant adriatique où s'accumulent beaucoup de faits notables de la relation Est-Ouest : après le Concile de 1438-1439, les appels à la Croisade anti-ottomane sous Nicolas V (1445-1458) qui assiste de loin à la catastrophe finale (mai 1453), sous Calixte III (1455-1458), sous Pie II (1458-1464) culminant dans le Congrès de Mantoue (1459) et la mort du Pape siennois à Ancône (1464 [A. Atiya, 1938]). La question d'Orient est l'actualité majeure de cette phase centrale du siècle, et Piero y répond doublement par l'élaboration d'une iconographie originale, qui domine

le cycle de saint François d'Arezzo (1452-1459), par la solennité archaïsante d'un style, pourtant éclatant de modernité ; on discerne, par exemple, une ultime récupération de la majesté byzantine, dans le Christ — Pantocrator de la *Résurrection* (vers 1460) à côté de l'utilisation du type impérial Paléologue dans l'énigmatique *Flagellation* (ca. 1455), sur laquelle le dernier mot n'a pas été dit (malgré les tentatives de H. Siebenheiner, 1954 ; M.A. Lavin, 1968, etc.). En tout cas, l'examen des étendards timbrés d'emblèmes identifiables rend indiscutable la référence à la Croisade dans la Bataille de Constantin, où apparaît le type Paléologue (C. Marinescu, 1957), et dans celle d'Héraclius, à Arezzo.

Rien de tel, contrairement à ce qui est souvent écrit, dans la Cavalcade des Mages de la Chapelle Médicis à Florence (1459). Aucun rappel du Concile de 1439 ; les figures des « mages » sont génériques et stéréotypées ; seuls sont explicites les emblèmes qui identifient à coup sûr le jeune Laurent et Piero (contrairement à l'affirmation de E. Gombrich, 1960, rééd. 1966). Aucune allusion discernable non plus au Congrès de Mantoue, auquel les Florentins ne participaient pas, ni à la croisade, à laquelle ils sont bien loin de songer ; car c'est autour de ces années que, profitant de l'effacement de Venise, Florence pactise étroitement avec le vainqueur, Mahomet II (sur cet épisode capital, F. Babinger, 1954). Des batailles de Grecs-orientaux souvent représentées sur les *Cassoni* sont le prolongement des romans d'aventure, où les types byzantins — dont l'inévitable *σκιαδιον* — servent à représenter l'exotisme oriental. La plus étonnante — et si l'on veut, scandaleuse — manifestation favorable aux nouveaux empires d'Orient est le panneau d'Apollonio di Giovanni, évoquant peu après 1460 la chute de Trébizonde, dernière cité grecque conquise par les Turcs (Callmann, 1974). Les relations amicales culminent avec la présence de B. Dei à la Cour du « Grand Turc » (F. Babinger, « Byzantion », 1951) et la collaboration avouée des Florentins à ses entreprises. C'est en effet le moment où Mahomet II, informé de la culture antique par Cyriaque d'Ancône puis B. Dei, s'affirme comme le successeur des Empereurs byzantins ; d'où le transfert significatif des coiffures et costumes.

Les milieux italiens ne restaient pas indépendants à la poussée d'anxiété eschatologique, qui accompagna la fin de l'Empire de Byzance (A. Vasiviliev, « Byzantion », 1942-1943 ; C. Mango, J.W.C.I., 1965). La terreur répandue par les menaces ottomanes sur la péninsule suffisaient à l'entretenir : l'épisode d'Otrante pendant l'été 1480 suscita une série de représentations horribles du « massacre des Innocents », par Matteo di Giovanni (P. Schubring, 1908). C'est pourtant le moment où Gentile Bellini, envoyé de Venise, frappe la médaille d'honneur de Mahomet II et Bertoldo pour les Florentins celle qui célèbre la triple domination du Sultan sur l'Asie, la Grèce et l'Europe (L. Thuasne, 1888 ; Jacobs, 1927, revu par F. Babinger, 1963).

La légende médicéenne a rattaché au Concile de 1439 et à la venue de Gémiste Phléton, le développement final de l'hellénisme philosophique à Florence. Curieusement c'est au même sage de Mistra que s'est adressé Sigismond Malatesta, au point de ramener à Rimini en 1464 la dépouille du philosophe. Cet étonnant attachement à un personnage si discuté qu'on brûla ses « Lois » à Byzance et que G. de Trebizonde l'accusa de « paganisme » en 1455, permet-il de rendre compte du singulier décor du « Temple Malatesta », sur lequel le livre II des « Commentaires » de Pie II a jeté l'opprobre ? Certains détails, comme les deux chiens entrecroisés dans la fresque de saint Sigismond ont suggéré des explications ésotériques (M. Rzepinska, 1971) qui semblent à réviser. Mais le cadre général de l'édifice et du décor doit bien être considéré comme une tentative d'exaltation « néo-platonicienne » du héros Malatesta (Ch. Mitchell, 1951 ; « Studi Malatestiani », 1977). Ainsi à travers les brusques initiatives de certaines cours chemine l'hellénisme, peu à peu intégré par les textes et par les images à la culture italienne.

Il le sera par l'Italie à la culture occidentale. Ce dernier point s'éclaire mieux, si l'on considère l'« ottomanisation » rapide de l'Empire byzantin. Pour les Italiens, le répertoire des formes et des traditions helléniques est d'autant mieux restitué qu'on le détache davantage grâce à une approche archéologique et critique de l'enveloppe byzantine. Les critiques amères adressées aux savants byzantins (E.N. Tiersot, 1964) marquent bien une certaine tendance à les congédier. De ce qui avait été l'Empire chrétien d'Orient, on n'a plus qu'une représentation où les types se confondent avec ceux des Musulmans. Le glissement est sensible à Venise, où Carpaccio, plus hardiment que tout autre, dispose dans le « pittoresque » moderne de l'Orient les scènes mêmes de l'histoire de saint Marc (vers 1510). Venise devient la « nouvelle Byzance », comme Florence prétend être la « nouvelle Athènes » la légitimité apostolique est ramenée à Rome avec la relique de saint André ; la légitimité impériale passe à Moscou quand Zoé, l'héritière des Paléologues épouse le tsar Ivan. De l'héritage byzantin ainsi écartelé il ne subsiste plus à Constantinople, dans l'Orient méditerranéen, dans la Grèce même que des souvenirs masqués par l'« ottomanisation », et tour à tour occultés ou exaltés par les Grecs, selon que leur mémoire et leur ferveur célèbrent le fonds antique ou le rayonnement chrétien (C. Mango, 1965).

*

**

Le séminaire du mardi a été consacré aux traités d'architecture, leur apparition, la définition progressive de la formule éditoriale, et leur portée. Cette étude est un préliminaire au Colloque international sur le même thème, prévu au « Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance » (Tours), en juillet 1981.

M. Tafuri (1969) n'a pas hésité à dire que le problème du langage de la critique répond à la crise du « langage architectural », établissant ainsi une relation univoque entre la théorie et la pratique. On peut sans doute en retenir l'observation qu'à chaque phase de mise en théorie active soit, en remontant le temps : 1950-1960, 1750, 1550, 1450, semble correspondre une interrogation et une difficulté nouvelle du travail architectural. Mais cette vue est elle même dépassée par les auteurs qui, comme Ph. Boudon (1975), considèrent comme essentielle la construction *a priori*, le modèle préalable, qui fonde toute représentation et par là toute réalisation, en fonction de sa logique propre, relevant d'une « architecturologie ». Cette définition est peut-être moins difficile à projeter dans l'histoire qu'il ne semble, si l'on se réfère au brillant exposé de J. Summerson (1957), selon qui les « traités » constituent une sorte de chaîne continue, avec une problématique et des préoccupations propres, répondant ou ne répondant pas aux situations concrètes du métier, qui, de toute façon, va de l'avant.

On est tenté d'adopter ce point de vue restrictif, si l'on mesure bien l'importance des attitudes anti-dogmatiques manifestées par un Michel-Ange — et souvent reprochées à ses disciples —, comme plus tard un Auguste Perret ou un F.L. Wright soulignant davantage l'importance du matériau que celle des doctrines. Ceci affaiblit l'habitude de beaucoup d'historiens qui croient possible d'exposer les « principes » de l'architecture de la Renaissance, à partir de traités comme celui d'Alberti et du retour à Vitruve. J. Ackermann a bien marqué cette opposition (1954). Le phénomène de la « théorétisation », caractéristique lui aussi de l'époque, doit être situé dans une perspective moins simpliste.

La théorie architecturale peut être élaboration de modèles, rationalisation de la pratique, recherche des principes intellectuels. Elle oscille ainsi d'un type d'ouvrage qui tend à accumuler les relevés en privilégiant le dessin, à un autre type qui recueille les informations sur les cas concrets, les machines, les moyens de l'ingénieur, etc., c'est-à-dire la physique et la technique, et à un autre enfin où l'élément mathématique (perspective, proportions...) ou philosophique (la forme mentale ou « idée ») domine la spéculation. Avant d'examiner comment la connaissance de l'œuvre de Vitruve a pu stimuler toutes ces directions, il a paru sage de considérer la relation entre théorie et pratique architecturale au cours de ce que nous appelons assez gauchement : la fin du moyen âge.

Si Vitruve n'était pas ignoré au moyen âge (V. Mortet, 1896 ; H. Koch, 1951), la question est de savoir si son texte était utilisé dans les écoles ou sur les chantiers (ce qui ne serait pas impossible, selon H. Beseler et H. Roggenkamp, 1954). De toute façon, il n'y a pas de passage du savoir « scientifique » universitaire à la pratique artisanale (thèse maintenue par Beaujouan, 1957,

et beaucoup d'autres). On se demande donc s'il a pu exister ou non des recueils en forme de traité avant le xv^e siècle. Le problème ne peut guère s'éclairer qu'à partir de Villard de Honnecourt. Selon la solide étude de L.R. Shelby, *Speculum*, 1972, aucune formulation systématique n'était alors possible ; il y a transmission d'un « savoir appliqué » sans légitimation ni même véritablement procédure mathématique, dans *l'art de géométrie*. Les bribes d'Euclide ou d'Archimède intégrées aux opuscules de Roriczer (1486-1487), par exemple, ne doivent pas faire illusion.

On peut donc craindre que l'archéologie médiévale n'ait parfois été victime de la croyance au « traité fantôme ». Le gothique reste chez F. Blondel, 1675, une énigme technique. Le vide énorme entre les ambitions des constructeurs et les recettes empiriques, est en partie comblé par la fiction des édifices « idéaux » : Temple de Jérusalem, Maison d'Or de Néron..., entretenue par la poésie et par l'image, tout au long de l'histoire occidentale (R. Booz, 1956). La problématique qui va se développer à la Renaissance se comprend mieux en fonction de cette difficulté, qui est gênante pour la définition même de l'architecte, autant que de la conscience d'un nouveau style.

Les premiers types de traités sont : 1) discours continu sur le modèle vitruvien réformé : Alberti, ca 1450 ; ed. 1485 (sans illustrations). 2) traité continu mais sous forme narrative à fins éducatives : Filarete, 1451-1464 (avec illustrations). 3) discours technique : a) machines, b) éléments de structure, plans : F. di Giorgio, ca 1480 ; Léonard, ca 1490 et s. (commentaire d'illustrations). Dans cette première phase, il faut faire place à la dimension utopique et imaginative, sensible dans la rédaction de Filarete, déployée dans le *Polyphile*, 1499, et longtemps associée à deux orientations des traités anciens : présentation d'architectures « historiques », fabuleuses ou inventées, image romantique des ruines, des structures accidentées. Ce sont les deux faces du traitement poétique des représentations d'architecture : suite de Nicoletto da Modena (M.M. Licht, 1970), de Cronaca (V. Fazalo, 1955) : associées d'ailleurs au relevé d'architecture, comme il apparaît dans le *Libro* de G. da Sangallo (Hülßen, 1910).

La situation peut être exprimée par l'incapacité d'une synthèse, à partir des formes multiples prises par l'analyse des éléments, des problèmes, des modèles... On peut même poser que la vieille association : *ars-peritia* alimentée par de nouveaux répertoires, triomphera dans le baroque, l'autre formule : *ars-scientia* conduisant à l'approfondissement classique, qui passe par la théorie (G. Simoncini, 1967). Mais ceci doit être précisé en fonction du statut de l'architecture, qui n'est pas fixe, et du rôle nouveau joué par le relevé graphique (W. Lotz, 1956), devenu la clef de la culture spécifique et l'instrument de la programmation. C'est en ce sens que, après Sangallo, travaillent Bramante et Peruzzi.

On peut dès lors tenter de préciser le cheminement du vitruvianisme (W. Juren l'a fait en une série d'exposés). La connaissance de ce texte copieux mais diffus, obligeait à 1) préciser le vocabulaire latin et identifiant tous les éléments de la construction désignés par les textes anciens (Bibl. par L. Ciapponi, Washington, 1976). D'où d'interminables discussions de détail sur, par ex., le vrai profil dorique, le parti de l'*atrium*, etc. ; et 2) critique les notions comme *symmetria* ou *concinnitas*, dont le prestige entretient l'obsession des règles. La difficulté de dégager une théorie apparaît bien dans les huit ou dix rédactions de F. di Giorgio (ed. L. Firpo et P.C. Marani, 1978 ; G. Scaglia, dans « Napoli bellissima », 1976). Le travail délicat des commentateurs s'éclaire à travers l'exemplaire annoté par Budé sous la direction de Fra Giocondo comme vient de l'établir W. Juren. Le tableau des éditions après la *princeps* de 1486, manifeste d'incroyables variations pour le texte, pour l'illustration, pour le lexique, pour les traductions.

Le regroupement de toutes ces données permet de mettre nettement en évidence le rôle clarificateur — mais non systématique — et la position centrale de Sebastiano Serlio. Il conçoit sans hésitation le passage au traité illustré combinant texte et gravure ; héritier de Bramante et Peruzzi, il conçoit, grâce à l'expérience du Veneto une vue non-albertienne de l'architecture ; passé en France en 1540, il arrive à formuler la concurrence et l'originalité des deux manières, italienne et française. La publication récente du manuscrit du Livre VI de la Bibliothèque Avery par M. Rosenfeld, 1978, a amené à prendre ainsi la mesure des ambitions et de la réussite de Serlio. Les limitations mêmes de son ouvrage, incomplet et mal dominé, semblent expliquer son succès en France et le brusque développement des traités dans ce pays. Une série d'exposés ont donc abordé successivement A. du Cerceau, directement lié à Serlio (F. Ch. James) ; Le Muet, issu lui aussi de Serlio, par son attention à la hiérarchie sociale des édifices (C. Mignot) ; l'art de la stéréotomie, pratique essentiellement française mise en valeur dans les traités spéciaux (J.M. Pérouse de Montclos). Il restait à considérer en conclusion cette forme nouvelle du traité qu'est le Dictionnaire, du type de celui de Viollet le Duc, 1858-1868 (Ph. Boudon). La situation peut se formuler cette fois par l'opposition de la théorie qui rassemble dans l'abstraction et de la doctrine, apte à des rebondissements dans le concret. Mais on n'oubliera pas à ce stade le conflit de l'architecte et de l'ingénieur, qui avait été conjuré à la Renaissance mais va lourdement peser sur l'évolution du traité d'architecture (J. Guillaume).

A. C.

Juillet 1979, Florence, Palais Vieux : Cérémonie d'hommage à Eugène GARIN.

Septembre 1979, Congrès International d'Histoire de l'Art à Bologne : Rapport : *La Communication non-verbale*.

2 avril 1980, Collège de France : Présentation des expositions médicéennes à Florence (Société européenne de culture).

12 juin 1980, Florence, Congrès international sur les Médicis : *Les chapelles funéraires de Saint-Laurent*.

PUBLICATIONS

Le Arti nel Rinascimento dans « Il Rinascimento » (Interpretazioni e problemi), Hommage à E. Garin, Bari, 1979, p. 273-322.

L'image dans le miroir, chroniques artistiques (Collection Idées, ed. Gallimard).